

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le sort en est jeté : le genre breton nous envahit et tout va « bretonnant » autour de nous ! C'est la passion du jour et, comme toutes les passions, celle-ci est des plus absorbantes. Il n'est pas de maison de couture un peu importante qui n'ait une variété de costumes bretons à vous montrer ; ou bien c'est la veste bretonne, la tunique bretonne avec son gros pli relevé à la paysanne. Enfin, c'est le genre breton que l'on retrouve partout !

Un aussi grand succès nous impose l'obligation de déterminer nettement la forme et le caractère de cette nouveauté. Voici donc en quoi consiste le costume breton proprement dit :

La tunique, plate devant et sur les côtés, est montée derrière par un large pli creux, sous lequel se perdent plusieurs autres plis. Le tout est ensuite relevé en pouff et soutenu par une large garniture plate, dont chaque extrémité est ornée d'une ligne de boutons de nacre ou autres, pourvu qu'ils soient plats. Des bandes simplement lisérées indiquent les poches. — La veste bretonne comporte une longue cuirasse avec gilet rajouté devant ; cousus d'un côté, ils s'agrafent de l'autre. — Le gilet, un peu plus court, est encadré du haut et du bas par des bandes plates, pareilles à celle de la tunique ; des lisérés assortis suivent tous les bords. Col rabattu, avec double ligne de boutons tout autour, suivant le pied même du col. Des groupes de six à neuf boutons ornent les devants de la veste, encadrant le gilet. Même garniture de bandes simplement lisérées et de boutons pour la manche ronde.

Voilà le type. Ce n'est pas très-complicqué, et le caractère du costume breton, tout en affectant une certaine originalité, ne laisse pas pourtant d'être de bon ton ; il sort d'ailleurs de la routine ordinaire. L'étoffe employée doit être unie ou à peu près ; c'est généralement une belle vigogne de couleur feutre, marron, gros bleu, vert sombre, que l'on prend. Les garnitures consistent en broderies de laine, galons mohair, velours, avec des lisérés de même nuance dépassant les bords.

Parmi les jolis modèles qu'on nous a montrés sous ce rapport, nous citerons l'heureuse combinaison suivante : vigogne vert bouteille, avec bandes de velours noir encadrées de lisérés rouges, ceux-ci se répétant sur les bords des deux vêtements. Quant aux boutons, ils sont en nacre verdâtre. Le tout réuni présente un aspect calme et charmant.

Les COUTURIÈRES tirent un superbe parti des nouvelles et très-riches franges que la mode vient d'éditer ; nous voulons parler du mélange harmonieux de chenille, de soie et de jolies petites boules satinées. Il y a de ces boules en toutes couleurs : blanches, jaunes, rouges, bleu pâle, etc. ; elles donnent une note gaie aux franges noires, et l'on a soin d'en assortir la nuance à la couleur dominante du costume.



P. N° 333. — CHAPEAU *Sidonie*.

Nous applaudissons fort à l'idée des MODISTES d'appliquer la chenille à leurs chapeaux élégants. En voici, par exemple, une gracieuse application : — Passe du chapeau en feutre blanc et fond mou en velours noir. Sur le bord court une grosse torsade de chenille rouge et noire du meilleur effet. Touffe de plumes, l'une rouge, l'autre noire, sur le côté, avec un nœud de velours et un motif doré, argenté ou autre. Grandes brides de velours noir, ornées de franges de chenille, rappelant la bordure du chapeau.

Les ornements figuratifs sont tout à fait dans le goût

du jour, en tant que garnitures de chapeau, du moins. On nous a montré, dans ce genre, toutes sortes de choses, soit en or, soit en argent, et surtout en acier : de larges anneaux, des épées, des étoiles, des clefs... Signes mystérieux, symboles énigmatiques que nous ne nous chargeons point de traduire !... Plaisanterie à part, ces ornements d'acier ne manquent ni de charme ni d'une certaine crânerie élégante, pourvu qu'ils soient disposés de manière à ne pas trop prêter aux interprétations malines.

Voilà le satin et la peluche rentrés dans les bonnes grâces de la

mode; personne ne s'en plaindra, car ce sont de précieux éléments pour une modiste connaissant son art. Le satin a des reflets d'une douceur caressante, si nous pouvons nous exprimer ainsi; en rose clair, les reflets du satin illuminent si bien la peau, qu'ils s'identifient avec elle. Il faut employer des garnitures légères pour ce joli tissu: par exemple, la dentelle et les plumes.

La peluche, avec son duvet chatoyant, n'est jamais semblable à elle-même; son aspect varie suivant la lumière et le mouvement. On doit employer de préférence, avec elle, des garnitures lourdes comme le velours: car l'opposition des tons, le contraste des couleurs produisent une harmonie d'ensemble qu'il est bon de ne pas oublier.

S'il faut en croire M. Charles Blanc, qui est fin connaisseur, « la grâce d'une tête dépend en grande partie de son support. Il faut donc regarder de près à la forme du col et de la collerette, qui dégagent les attaches du cou, les accompagnent, les encadrent, les font valoir par opposition ou par consonnance, et forment la première transition entre la tête et les épaules, entre le nu et le vêtement. »

Que les LINGÈRES méditent ces lignes: elles y trouveront le secret du défaut caractéristique de la lingerie actuelle, en ce qui est du col, du moins. Il faut, en effet, établir un grand nombre de cols de différentes formes pour que les femmes puissent en trouver un qui convienne à la conformation de leur cou.

Un cou long et délicat demande à être encadré; il lui faut une lingerie montante, un peu volumineuse: des ruches, par exemple. Si le cou est court, au contraire, ce sont des parures rabattues qui conviennent le mieux, avec de larges encolures pour que le cou se dégage à l'aise.

On fait des cols rabattus, nous avons déjà eu occasion de le dire, mais ils ont un défaut selon nous: c'est de ne pas bien tomber, et cela parce que le poignet sur lequel ils sont montés est trop haut. Nous conseillons beaucoup, parmi ces cols, ceux qui sont entourés de petits volants finement plissés en organdi; ce genre est d'une simplicité à la fois élégante et très-seyante au visage, surtout si l'on ajoute une cravate de même nature. Une dentelle de Mirecourt (genre torchon), très-délicate et plissée, entourant un large col rabattu, est d'un bon effet encore. Les manchettes sont semblables aux cols.

Faut-il rappeler à certaines mamans que les lingères font des amours de tabliers d'enfants? Pour fillettes, même jusqu'à neuf ans, ils sont en linon ou nansouck, avec plastron, brassière et gros nœud derrière; le tout orné de petits plis, d'entre-deux, de broderie à jour ou de valenciennes, avec petits volants assortis. Les petites poches sont de tout point semblables.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 333.

CHAPEAU *Sidonie*. — Chapeau de velours marron, à fond pointu. Passe inclinée du côté droit, relevée du côté gauche, garnie d'une guirlande de raisins noirs et de feuillage en velours vert de plusieurs tons. Cette guirlande se masse ensuite vers la calotte, dont elle envahit le sommet; groupe de coques en velours marron et faille nuance fleur de tilleul. Brides en velours marron.

G. N° 691.

NOUVEAUX MODÈLES DE VÊTEMENTS, CORSAGES ET DÉTAILS DE MODES. — 1 et 2. Veste d'appartement en drap gris (vue de face et de dos). — La forme de ce vêtement est ajustée comme celle d'un corsage ordinaire et le devant simule un gilet; des brandebourgs en galon de soie, avec boutons

et ganses assortis, ferment la veste sur le gilet. Col rabattu dans le haut, orné de brandebourgs et de boutons semblables. Dos à basque postillon, ouvert au milieu; poche carrée; parement assez haut dans le bas des manches: le tout garni de brandebourgs avec ganses et boutons de soie.

3. Manche de robe en faille, ornée dans le bas de plissés en faille d'un autre ton, posés en trois groupes qui se trouvent ensuite réunis en un seul par un biais assorti aux deux couleurs et cloué de jolis petits boutons de soie ou de nacre. Chaque extrémité des groupes de plissés est retournée sur elle-même, de manière à former trois cornets s'évasant avec grâce.

4. Manche de robe en cachemire, garnie en forme « sabot » d'une bande brodée au passé, de laquelle sortent des bouclettes de ruban. Une manchette brodée de même entoure le bord inférieur.

5. Corsage *Figaro* en faille crème. Des bouquets en passementerie entourent la basque, avec de belles franges à tête de passementerie sur le bord. Mêmes motifs dans le haut du dos, le bas de la taille et de la basque, avec glands assortis sortant d'un anneau. Une passementerie pareille à la précédente orne l'entournure avec franges dans le haut.

6. Veste d'appartement en drap du Thibet. La forme de ce vêtement est demi-ajustée, ouverte dans le haut, avec col de velours noir. Grille en velours sur la poitrine. Bordure de velours au bas du vêtement et des manches, avec grille de velours au coude et sur la poche. Tous les boutons sont en nacre et de forme étoile.

7. Corsage *Figaro* en velours vert bouteille. Le devant est taillé en cuirasse et fermé jusqu'en bas; le dos s'allonge en longues pointes séparées depuis la taille; il est orné, à cet endroit, de boutons de jais avec brides de cordonnnet. Des bandes de chinchilla garnissent tous les bords et encadrent la partie boutonnée.

8. Nœud de ruban noir soutenu par un motif de passementerie composé d'un croissant et de glands. Ce nœud peut servir à la garniture d'un vêtement quelconque, confection ou robe.

9 et 10. Paletot d'appartement en drap crème (vu de face et de dos). Forme demi-ajustée, ouverte depuis la taille derrière et fermée en biais devant. Col rabattu; le haut du vêtement forme un large revers qui se rabat également. Tous les bords, y compris les revers du bas des manches et de la poche, sont ornés d'un galon crème à damiers. Trèfles en passementerie et glands de soie sur les galons de l'ouverture et aux manches.

G. N° 692.

NOUVEAUX MODÈLES DE CORSAGE ET GARNITURES POUR COSTUMES. — 1. Nouveau modèle de corsage, formant cuirasse devant et boutonné derrière jusqu'à la taille. Ici, le dos se prolonge d'un côté et la basque est entourée d'un volant de faille, tandis que l'autre côté est coupé en biais et fort raccourci. Une poche, véritable cornet ruché, est assujettie à la pointe de cette partie du dos et un nœud de ruban en termine l'extrémité. Au bas de la manche, parement drapé en trois plis, entouré d'une ruche et terminé par un nœud de ruban au-dessous du coude.

2. Garniture de jupon. Volant de 30 cent. monté à doubles plis creux dont la tête est rabattue en coquille; un espace sépare chaque pli et il est garni d'un double nœud de ruban. — Ce ruban doit être assorti à la soie qui double la tête du volant.

3. Garniture de jupon ou de robe. Volant composé de pièces rapportées présentant l'aspect de larges dents et boutonnées les unes sur les autres. Chaque pièce est plissée au milieu par un pli creux dont la tête est rabattue; une bordure de faille de nuance claire orne tous les bords.

4. Garniture pour jupon et costume (pouvant se répéter en plus petit). On l'exécute en faille, velours ou laine. Elle se compose de feuillets s'emboîtant les uns dans les autres. Chaque feuillet est taillé en pointe du bas, biaisé du haut, avec côté arrondi et se rabattant sur lui-même.

5. Volant pour jupon, monté par groupes de plis plats d'égale largeur entre eux. Ce volant est coupé par deux bandes festonnées à dents rondes et dents pointues alternées, dont la base est une ligne droite festonnée. Les deux bandes sont placées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon à laisser voir le volant entre elles; la bande inférieure est garnie d'un effilé à bouts torsés.

6. Poche de faille plissée, à large ouverture, et terminée en pointe. Une bande de renard argenté en entoure les bords, et un biais de faille souligne

a tête. Cordelières et montants en passementerie avec nœuds de velours sur les côtés.

7. Nœud de faille et passementerie pour confection ou robe.

8. Revers de velours et plissés de faille, le revers boutonné sur les plissés. Ce revers peut également être employé comme poche.

9. Ruche de ruban de gaze disposée en zigzags.

10. Poche de velours frappé, ornée d'une ruche de faille dans le haut, avec revers de même étoffe placés sur le côté. Une cordelière de soie noire réunit les deux revers en formant un nœud à trois anneaux terminés par des glands et tombant sur le velours.

11. Volant de jupon à très-haute tête formant de larges dents. L'étoffe en est plissée et des bouclettes de velours noir suivent le mouvement du dentelé avec nœud dans le bas.

12. Poche de ruban en bandes de faille nattées ensemble, avec nœuds en haut et sur les côtés.

13. Volant de 50 cent. plissé en quatre plis avec espace plat et natte de ruban sur le dessus. Un rouleauté de faille soutient la tête du volant en passant sur les nattes.

Description de la gravure coloriée N° 1361.

TOILETTES DE CÉRÉMONIE. — 1. Costume de faille noire. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plus haut derrière que devant; ici le volant est surmonté d'un bouillonné dont le bas est garni d'un plissé et dont la tête ruchée est doublée de bleu. — Tunique drapée derrière en vagues houleuses, soutenue dans le haut par une écharpe garnie de dentelle bleue et de franges rouge cardinal. Les bords de l'écharpe, réunis sur le côté, encadrent une poche plissée en éventail. L'un des pans tombe ensuite tout droit et corrément sous la poche, avec des flots de ruban noir. — Cuirasse à cinq coutures dans le dos, bordée dans le bas par des lisérés bleus et rouges. Autour du cou, une dentelle et des franges; au bas des manches, un grand et double cornet avec nœuds de ruban rouge et dentelle bleue. — Lingerie en toile brodée sur les bords. — Capote de velours noir; fond mou, bavolet et passe *Marie-Stuart*, garnie d'un tour de plumes bleu pâle. Roses rouges au sommet et derrière; barbes mentonnières en blonde anglaise blanche.

2. Costume en faille et broché noisette très-clair et faille unie de nuance plus foncée. — Jupon à traîne, garni tout autour de deux volants plissés très-finement et posés pied contre pied; celui de dessus est bordé de faille foncée. Un bouillon et deux têtes ruchées et bordées également surmontent ces plissés. — Deux écharpes, ornées de franges, superposées et faisant le tablier devant, se fixent derrière sur la tunique, où elles s'entre-croisent mais sans offrir rien de particulier. — La cuirasse est ornée, dans le haut et dans le bas, d'un volant composé de petites languettes de faille assortie aux deux nuances de la toilette. Le bas des manches est terminé de même, avec nœud de ruban dessus. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre blanc, genre *Marie-Amélie*. Un nœud alsacien en ruban havane orne le sommet; une plume d'un ton plus clair est placée derrière. — Bandeau d'immortelles de plusieurs couleurs; mentonnières en ruban havane.

Description de la gravure coloriée n° 1362 D.

Substituée à la gravure n° 1361, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Chapeau de feutre gris, genre *Pifferaro*. La passe est doublée de surah bien faisant bordure dessus. Plume plate marron ombré, entourant la calotte, et plume bleue sur le dessus, avec nœuds de ruban derrière. Bandeau d'immortelles dessous.

2. Chapeau de feutre gris foncé. La passe, doublée de velours noir, est ornée d'un plissé blanc et d'une guirlande de roses variées, avec nœuds de ruban et de velours derrière. Plume blanche autour de la calotte et chou de ruban rose sur le côté.

3. Fichu de diner pour corsage ouvert en châle. C'est sur une bande assez étroite et en tulle redoublé que sont posées pied contre pied deux blondes anglaises blanches; une autre blonde forme volant tout autour;

un ruban lilas, à plis pincés de place en place, orne le milieu du fichu en formant un nœud dans le bas.

4. Chapeau à passe de feutre gris et fond mou en velours noir tout plissé formant bavolet; liséré jaune sur tous les bords. Velours jaune et plume ombrée dans les mêmes teintes autour de la calotte, avec motif oxydé sur le pied de celle-ci.

5. Col ouvert en batiste, montant derrière, à pointes écartées devant, avec broderie fine sur les bords. Cravate de ruban rose nouée devant. Un second col, en linon rose, encadre le précédent, faisant le châle. — Sous-manche assortie.

6. Col *Marie-Amélie* en mousseline brodée, composé de deux parties: l'une se rabattant sur une soie bleue et formant un nœud avec barbe; l'autre fixée en volant par-dessous.

7. Col de fillette en toile, garni de ruban rose.

Description de la figurine coloriée L. N° 96.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE D'AUTOMNE. — Costume en cachemire gris et faille bleue. — Jupon à traîne, avec grand volant derrière, plissé et bouillon à tête bordée de bleu devant. Un petit volant doublé, posé pied contre pied, marque le milieu du tablier avec un cordon bleu. — Corsage à taille ronde, serré par une ceinture plate à boucle (qu'on ne voit pas). Le bas de la manche est entouré d'un parement garni de revers, avec petits boutons de nacre et nœud de ruban. — Redingote de même étoffe, ouverte devant et derrière par de longs et larges revers de faille; ces revers sont garnis, eux aussi, de petits boutons, et leurs pointes se réunissent dans le bas, de chaque côté, sous un nœud de large ruban. Des bandes lisérées de bleu relient par derrière les pans de la redingote, tout en laissant voir le jupon; la dernière bande, qui se confond avec le bord inférieur du vêtement, est ornée comme lui de plissés en faille. Le haut de la redingote a de beaux revers se rabattant à la Robespierre, avec boutons et nœud. Au lieu de manches, un simple jockey plissé. Poche sur le côté, en laine et faille, terminée par un nœud. — Lingerie en broderie fine et cravate de soie bleue. — Chapeau de feutre garni de ruban bleu et d'une plume de même teinte.

CORRESPONDANCE

— A NOS ABONNÉES DU 1^{er} OCTOBRE.

Quelques-unes de nos Abonnées nous écrivent pour nous réclamer le premier numéro d'octobre, qu'elles s'attendaient à recevoir le 1^{er} de ce mois. Il y a là de leur part une erreur qui pourrait se reproduire et contre laquelle nous croyons devoir les prémunir. Notre journal ne paraît pas à une date, mais à un jour fixe: le samedi; cette année, le premier samedi du mois d'octobre tombe le 7: nous ne pouvions donc raisonnablement expédier le journal le 1^{er}. En résumé, nous engageons nos Abonnées à toujours consulter le calendrier avant de nous adresser une réclamation à laquelle nous pourrions être dans l'impossibilité de faire droit.

— M^{lle} NOËMI L..., à Cantelieu.

Vous voulez bien vous en rapporter à notre opinion pour le choix de votre coiffure d'hiver; nous vous en remercions et vous donnerons le conseil que nous croyons le meilleur. Vous êtes jeune, donc charmante; vous vivez dans un milieu élégant: la position étant ainsi bien déterminée, nous vous conseillons la toque. Choisissez un feutre gris, avec large bordure de velours et une touffe de petites plumes noires posées en aigrette.

— M^{me} ARSÈNE Z..., à Limoges.

La robe *Baby* ou robe anglaise, — ce qui est synonyme, — constitue en ce moment presque la seule toilette d'enfant. On en modifie la garniture, la petite jupe est plus ou moins longue derrière: toute la différence est là. Vos préférences sont donc justifiées.

— M^{me} ARNOLD H..., à Gand.

Les dentelles de lama sont en laine et, par conséquent, ne doivent pas être lavées à l'eau trop chaude; qu'elle soit à peine tiède, c'est assez. Il n'y a rien à faire pour leur conserver leur couleur jaunâtre, mais il faut se garder de les mettre au bleu. En ayant soin de les repasser un peu humides, la partie saillante du dessin reposant sur un drap de laine bien tendu, on obtient le meilleur résultat.

CHRONIQUE MONDAINE

Tout Paris sait à quoi s'en tenir sur la tragédie de M. Parodi, *Rome vaincue*, représentée au Théâtre-Français et dont nous avons constaté le succès.

Le public qui assistait à la première représentation n'était pas le public habituel. Sa physionomie était autre. Il était moins mondain et moins fantaisiste. C'était une assemblée sérieuse, lettrée, d'aspect quasi-bourgeois. Les universitaires y abondaient; la version latine, le discours français, la dissertation philosophique y étaient personnifiés. Dans plus d'une loge, on reconnaissait, à des signes non douteux, des vétérans de l'école, des versions et des thèmes embaumés.

On se demande par quel miracle la salle de la rue de Richelieu ne comptait pas de ces célébrités du monde profane qui sont, d'ordinaire, l'ornement fastidieux de toutes les premières représentations dans les théâtres de Paris? Le fait mérite d'être signalé.

Le général Cialdini et tout le personnel de son ambassade étaient au nombre des notoriétés de cette assemblée. Il était fort entouré.

Le général est très-connu à Paris; il l'est par lui-même et par Alexandre Dumas père, qui parlait souvent de lui à son retour du fameux voyage que notre illustre romancier avait fait en Italie lors de l'expédition garibaldienne en Sicile. Il se rattache à cette circonstance un épisode et un mot du général Cialdini qui réclament leur petite place dans les volumineux mémoires d'Alexandre Dumas.

L'auteur de *Monte-Cristo* avait quitté la France pour aller prêter l'appui de sa plume aux entreprises qui se poursuivaient dans le royaume de Naples. Il fut accueilli en véritable camarade par Garibaldi, et, dès son arrivée, un palais lui fut accordé pour demeure.

Tant que les événements à Naples n'eurent pas un caractère décidé, on ne songea pas à troubler Alexandre Dumas dans la paisible possession de son palais: mais cette demeure avait une destination officielle à laquelle il convenait de la rendre. Quelques intimités à ce sujet furent risquées auprès de Dumas; mais celui-ci, déjà très-accoutumé à sa demeure et dont la poétique nonchalance redoutait les ennuis d'un déménagement, avait trop d'esprit ou trop de distraction pour comprendre la portée précise de ces insinuations.

Le général Cialdini prit le parti de charger spécialement une personne de négocier l'affaire et de l'enlever. Elle se rendit auprès d'Alexandre Dumas, qui avait eu vent de la visite et qui s'était armé pour la recevoir de tout l'esprit dont il disposait. Dumas fut aimable pour dix, — il n'avait qu'à le vouloir, — et courtois comme un grand seigneur d'autrefois. Il parla de la pluie et du beau temps, de pièces nouvelles, de Venise, d'histoire et de théâtre, de guerre, de stratégie et de vaudeville, il monographia plusieurs des célébrités contemporaines, sans oublier le général Cialdini lui-même, dont il fit l'éloge dans les termes les plus heureux et les plus mérités: si bien que l'envoyé, enchanté de son hôte, se vit dans l'impossibilité d'aborder son message avec autant de netteté de langage qu'il l'aurait souhaité.

Le soir, le général s'informa du résultat de la fameuse négociation.

— Eh bien, votre cher Dumas, demanda-t-il, a-t-il déménagé, le palais est-il libre?

— Oh! pas encore.

— Comment pas encore, qu'avez-vous donc été faire auprès de M. Dumas, que lui avez-vous dit?

— Tout ce dont j'étais chargé.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus spirituel sur le

compte de tout le monde, et sur le vôtre en particulier, mais rien, absolument rien qui fût relatif à l'objet de ma visite. Tenez, général, M. Dumas est un homme charmant, sans doute; mais franchement, on peut dire que c'est un drôle de pistolet.

— Drôle de pistolet en effet, observa le général en souriant, puisqu'il ne veut pas partir...

L'ouverture du congrès d'Hygiène et de Sauvetage, à laquelle assistait le roi des Belges, s'est faite dernièrement à Bruxelles. L'assemblée était nombreuse. Le soir, il y eut grand raout chez M. le bourgmestre.

Un fait a été remarqué à cette réunion, on y a dérogé à l'habitude traditionnelle d'y prononcer les discours en français. L'exception est venue de M. le délégué de Berlin, M. Virchow nous a-t-on dit, qui a cru devoir se servir de l'idiome de son pays, quoique parlant très-facilement le français. L'assemblée y a perdu, car tout l'auditoire n'était pas suffisamment familiarisé avec l'allemand pour apprécier son allocution fort substantielle et fort intéressante. Entre autres assertions qu'elle contenait, on a pu savoir que le mot *sauvetage* n'existe pas dans la langue allemande, si riche cependant, « mais, aurait ajouté avec esprit l'orateur déjà cité, si nous n'avons pas le mot, nous en avons du moins le sentiment. »

Ce fait se relie à tout un système que M. le prince de Bismarck est en train d'élaborer. Il occupe ses loisirs de Varzin, paraît-il, en ce moment, à préparer un nouveau dictionnaire allemand sévèrement expurgé de tous les mots français que, par une coupable condescendance, ses compatriotes y auraient admis, et à les remplacer par des équivalents beaucoup plus longs sans doute, moins clairs, mais empreints du plus pur teutonisme. Nous voudrions bien savoir ce que deviendra *sauvetage* dans ce vocabulaire.

Le grand chancelier est au plus haut degré l'homme de l'objectif et du subjectif, du concret et de l'abstrait, de l'inductif et du déductif et il entend que rien, absolument rien de la clarté, de la précision française, ne puisse pénétrer dans le domaine sacré de la sainte obscurité allemande.

C'est ainsi que l'administration postale de son pays avait commis l'acte grave d'impatriotisme, de nous emprunter, comme on l'avait fait de *sauvetage* et de cent autres, presque toute notre technologie spéciale: *Lettre affranchie, chargée, recommandée, de rebut, bureau restant*, etc. M. de Bismarck a invité le directeur général de l'établissement, M. Stephens, à changer tout cela, et tout cela a été changé. A ces dénominations si simples, si brèves, si concises, ont été substitués des équivalents d'une dimension telle, que nous craindrions, en les reproduisant, de par trop multiplier de sacrilèges mutilations, car nous allons en risquer quelques-unes seulement dans un autre ordre d'idées, plus saisissant encore.

Les Sociétés savantes ne pouvaient manquer de suivre un exemple parti de si haut, et toutes, en effet, se sont mises à courir sus aux mots français. Ce que la Société de chimie, par exemple, a innové à ce sujet, est quelque chose de désopilant et bien fait pour provoquer un sourire de satisfaction de l'homme de fer (*Eisemann*), selon l'expression allemande par laquelle on désigne M. de Bismarck. Un des derniers numéros de son journal nous apprend qu'un savant de Berlin étudie en ce moment l'acide *orthoamidocresylparosulfureux* qu'il entend transformer en *trichlorotholaquinone*. On voit par cet échantillon avec quel succès les Allemands pourront se passer de nos nomenclatures scientifiques, et encore est-il à remarquer que, malgré leur velléité d'émancipation à cet égard, ils n'ont pu éviter, dans la confection du mot que nous venons de citer, de recourir à une désinence toute française, qui seule donne un sens à ce mot!

Eugène CHAPUS.



A. Girard

L. N° 36.

La tragédie
représentée à la
scène, n'est
rien et beau n
est.
Il est venu
prière arde,
souvent que
est que des ta
cous qui ne to
L. Prodi a voulu
sion furieuse,
sire qui tue sa
à la pièce.
leur vaincu.
pout désastre n
elle pa être
le peuple se le
miers des fem
c'est le rech
après le pro
ou légions, la
sion, ni aux
sire consul L
après à l'hon
sion du pall
cette coup
sion roma
sion la crim
sion meta
sion de la
sion lev
sion avoir
sion de
sion l'ame qu
sion, l'aisie
sion prêtre
sion est, et
sion de la
sion le dra
sion de va
sion dans
sion la stupé
sion de
sion, de cer
sion voin
sion Théâtre-F
sion-Sully,
sion, la
sion fait dans ce
sion, du poi
sion La grande
sion l'arde roma
sion de son
sion, si i
sion à triomp
sion est surpass
sion dire. M
sion à elle-
sion est fait une
sion Sa douleur

ROME VAINCUE

La tragédie de M. Alexandre Parodi, *Rome vaincue*, récemment représentée à la Comédie-Française et dont nous avons signalé le succès, n'est pas une tragédie, au sens noble et classique de ce vieux et beau nom : c'est un drame, conçu dans les données modernes.

D'où est venue cette pièce ? On le devine aux quatrième et cinquième actes, quand on se trouve en présence du personnage émouvant que M. Parodi a imaginé. Avant d'en arriver là, on ne voit que des tableaux en vers qui offrent sans doute de l'intérêt, mais qui ne touchent pas, car le théâtre ne vit que d'action. M. Parodi a voulu peindre l'amour maternel poussé jusqu'à l'exaltation furieuse, et il s'est arrêté à l'idée de mettre à la scène une mère qui tue sa fille par amour pour elle. Voilà le sujet, le nœud de la pièce.

Rome vaincue, c'est Rome après la bataille de Cannes, le plus grand désastre militaire qu'ait subi le peuple-roi. Comment Rome a-t-elle pu être vaincue par un barbare, ce barbare fût-il Annibal ? Le peuple se le demande ; au milieu des larmes des vieillards, des terreurs des femmes, de l'effroi et du deuil de la cité tout entière, le sénat le recherche, dans une délibération imposante et grave ; les prêtres le proclament, en disant que si la victoire a été infidèle aux légions, la faute n'en saurait être ni à l'impéritie du consul Varron, ni aux manœuvres imprudentes et chevaleresques de l'autre consul Paul-Émile, mais à l'impiété criminelle qui s'est attaquée à l'honneur et à la virginité de l'une des vestales, gardiennes du palladium romain. Il faut que la déesse soit vengée. La vestale coupable doit périr du supplice affreux imaginé par le fanatisme romain pour la punition des vierges sacrilèges. On cherche la criminelle, on la trouve : c'est Opimia, la nièce de Fabius Cunctator, le consulaire qui a tant de fois sauvé Rome, la petite-fille de la patricienne aveugle, Posthumia, à qui cette enfant a été enlevée contre sa volonté et qui la regrette toujours. Il s'agit de savoir si Opimia périra. Les prêtres veulent sa mort. Fabius, Romain des temps antiques, n'ose disputer cette fille de son sang à Rome qui la réclame comme une victime expiatoire. Posthumia, l'aïeule, essaye de fléchir non pas les juges d'Opimia, — la pauvre prêtresse n'a pas de juges, — mais les sacrificateurs de son enfant, et, ne pouvant les attendrir, elle tue la vestale outragée, afin de la soustraire à un supplice ignominieux et horrible.

Voilà le drame. Il est simple et poignant. Le public l'a vu se dérouler devant lui sans paraître choqué des mauvais vers qui fourmillent dans le récit et dans le dialogue, et qui ont jeté les poètes dans la stupéfaction et dans la colère, sans s'apercevoir de l'in vraisemblance de certains personnages qui n'ont aucun rôle dans l'action, de certaines scènes qui gagneraient à être raccourcies.

Rome vaincue est jouée avec soin par l'élite des acteurs tragiques du Théâtre-Français : MM. Maubant, Laroche, Dupont-Vernon, Mounet-Sully.

Opimia, la jeune vestale, était représentée par M^{lle} Dudlay, qui a fait dans ce rôle des débuts pleins de promesses. Elle a de la tenue, du goût, un art véritable dans le geste et dans les attitudes.

La grande curiosité de la pièce, c'est le rôle de Posthumia, l'aïeule romaine, tenu par M^{lle} Sarah Bernhardt. Tous les admirateurs de son beau talent sont unanimes à dire que dans ce personnage, si ingrat pour une femme jeune, belle, séduisante, habituée à triompher par le charme et la grâce, M^{lle} Sarah Bernhardt s'est surpassée elle-même comme tragédienne. Mais ce n'est pas assez dire. M^{lle} Bernhardt n'a pas été admirable, comparée seulement à elle-même dans d'autres rôles ; elle a touché à la grande et supérieure région de l'art dans ses plus hautes expressions et s'y est fait une place qu'on ne lui ôtera plus. Elle n'a que deux scènes. Sa douleur est pathétique et sa colère terrible. Elle touche et elle

emporte l'auditoire ; elle le remue, en l'effrayant et en le faisant pleurer. Ah ! ce masque aux yeux blancs de l'aveugle patricienne de Rome, comme il sied à ce visage enchanteur et doux d'une comédienne de race qui sacrifie avec joie sa beauté à son art !

R. F.

UN HÉRITAGE MONSTRE

Au seul mot d'héritage *monstre*, on se prend tout de suite à rêver aux nababs de l'Inde ; et c'est de l'Inde, du reste, qu'arrive cette nouvelle fabuleuse d'un héritage de cent vingt millions de francs ..

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Quelque fantastique qu'elle paraisse, ladite nouvelle est pourtant tout à fait authentique, et voici le texte même du document qui, depuis six mois, est inséré dans tous les journaux de la presqu'île indienne :

CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, *décédé*. — Avis est ici donné aux héritiers naturels de CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, *décédé* le 20 février dernier dans la province du Bengale, à Allahabad, Victoria street, d'avoir à se faire connaître, dans le délai fixé par l'acte du Parlement, à MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY, *solicitors à Calcutta, Prince of Wales Square, E. C.* — Il est indispensable de se présenter muni de tous les papiers et pièces établissant l'identité et la filiation, ou de donner procuration bonne et valable à un sujet de Sa Majesté, résidant depuis au moins cinq ans dans la Présidence du Bengale. — MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY croient devoir par le présent avis informer le public qu'il n'existe vraisemblablement pas dans la présidence du Bengale ni dans l'Inde d'héritiers naturels du défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE. — Des renseignements qui leur sont dorés et déjà parvenus font qu'ils recommandent tout spécialement la lecture du présent avis aux lecteurs européens, les héritiers naturels du défunt devant, selon les probabilités, habiter l'Angleterre et la France. Toute personne pouvant donner à ce sujet des informations propres à conduire à la découverte de l'héritier ou des héritiers recevra une récompense élevée, proportionnée à l'importance de la succession, laquelle est évaluée approximativement à QUATRE MILLIONS HUIT CENT MILLE LIVRES STERLING (cent vingt millions de francs).

Voici comment jusqu'à ce jour MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY ont pu établir la filiation de la famille du défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE. — En l'année 1803, le colonel O'KEEFFE, descendant direct d'une famille qui a régné sur l'Irlande, habitait Londres avec quatre enfants : 1^o son fils, le défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, lequel épousa en 1810, MISS MAC PERSON qui mourut sans enfant ; 2^o ses trois filles, CATHERINE, MARGUERITE et ELISABETH O'KEEFFE. La première mourut non mariée ; la seconde épousa un chimiste français, dont le nom n'est pas parvenu à MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY ; la troisième épousa le docteur ES LOI GILLIESS, qui eut d'elle un fils, le défunt COLONEL GILLIESS, des Gardes de Sa Majesté, en son vivant demeurant à Londres, Porchester House, Bazwater, W. E.

Adresser tous renseignements à l'étude des susnommés :

GEORGE CARRINGTON WILLIAM WIGLEY,
Solicitors chargés de ladite succession,
Prince of Wales Square, E. C. CALCUTA.

D'après un des journaux de Paris, l'héritier introuvable ne serait autre qu'un de nos grands constructeurs mécaniciens : M. Caill, directeur des usines de Grenelle. Cet infortuné est déjà affligé d'une quarantaine de millions... Il va être bien embarrassé de cette nouvelle aubaine ! Mais il faut bien que le proverbe qui dit que « l'eau va toujours à la rivière » reçoive sa confirmation.

On cite aussi, comme héritiers, MM. Charles et Bernard Derosne et M. Duckett, c'est-à-dire de simples gens de lettres. Est-ce que la bonté du Dieu qui donne la pâture aux petits des oiseaux voudrait sérieusement s'étendre à la littérature ?

Ch. DAVID

PLANCHE G. N° 691. -- DESCRIPTION, PAGE 493.



MODÈLES DE VÊTEMENTS, CORSAGES, DÉTAILS DE MODES



ENTREE
DES
FEMMES
AVIS

Jules Davray

A. Bodry sc. 1361

Morg. imp. r. des Marais. 60.

Ad. Goubaud. E. Pile. 6111. Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Morison, rue d'Antin, 14. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon

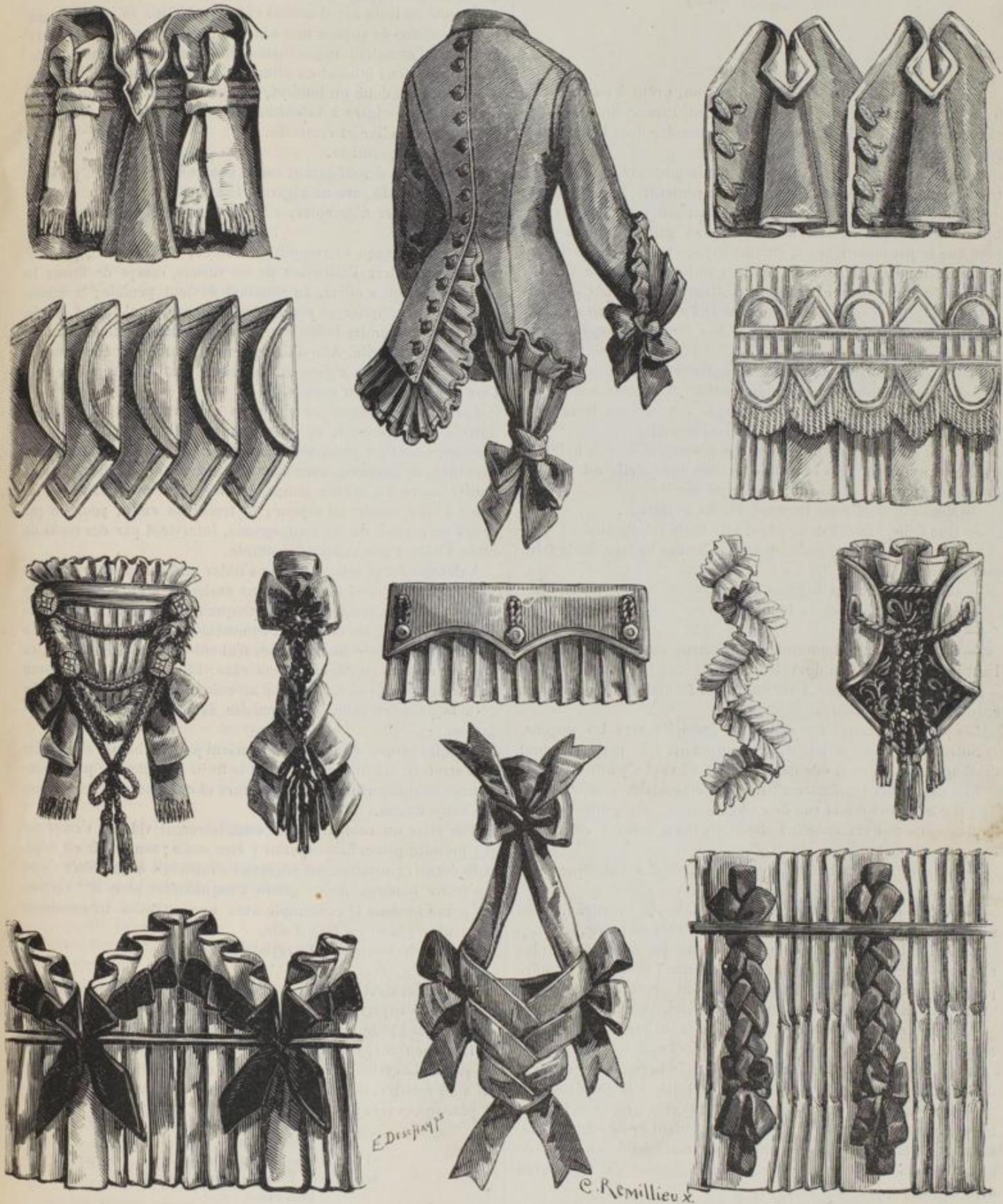
Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33. Parfumerie Oriza de L. Legrand, rue S. Honoré, 207.

Machines à coudre de H. Seeling, 13. Sébastopol, 70. et r. V. des P. Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.



PLANCHE G. N° 692. — DESCRIPTION, PAGE 493.



MODÈLES DE CORSAGE ET DE GARNITURES POUR COSTUMES

L'ARTICLE 214

(NOUVELLE. — SUITE.)

III

EN WAGON.

Voilà donc Valentine à la gare de Lyon, prête à partir par le train de trois heures cinq minutes. Son impatience lui a fait devancer l'heure, et elle est contrainte d'attendre dans la salle des Pas-Perdus.

Point accoutumée aux vêtements qu'elle porte, elle est embarrassée dans ses gestes et dans ses mouvements. Elle s'imagine que tout le monde la regarde et reconnaît son sexe sous ses habits d'emprunt; et de fait, sa rougeur, sa gaucherie, son petit pied que le pantalon ne peut dissimuler, ses traits fins et délicats, vraiment trop beaux pour un jeune homme, attirent le regard, font naître la curiosité et amènent l'attention. On chuchote autour d'elle. Des curieux s'approchent et l'examinent en souriant d'une façon qui frise l'impertinence. Les femmes rougissent devant ce joli garçon.

Pour se débarrasser de toutes ces indiscrettes curiosités, et ne laisser aucun doute sur son individualité, Valentine achète un cigare et l'allume; mais l'âcreté du tabac corrode ses lèvres mi-gnonnes et les premières bouffées l'étourdissent.

Enfin le guichet s'ouvre, elle est en possession de son billet.

Elle va se diriger vers la salle d'attente, lorsqu'elle est arrêtée au passage par un facteur du chemin de fer.

— Monsieur oublie ses bagages, lui dit le facteur.

— Que dois-je faire? demande-t-elle toute rougissante.

— Reconnaitre votre malle dans la salle des bagages et la faire enregistrer.

— Où est la salle des bagages?

— Là-bas, à droite et au fond.

— Merci.

— Singulier jeune homme! dit le facteur en souriant, et assez haut pour être entendu de Valentine.

M^{me} Ferrier s'empresse d'accomplir les formalités et de gagner ensuite la salle d'attente.

Les portes sont ouvertes et l'on se précipite vers les wagons.

Notre voyageuse, oubliant le costume qu'elle porte, va tout droit au compartiment des dames seules et veut s'y introduire.

Une dame, dont la figure affirme le demi-siècle, pousse un cri de paon effarouché à la vue de ce joli garçon, qui semble ne pas vouloir respecter cet asile inviolable du beau sexe; à ce cri, un employé accourt:

— Vous ne pouvez rester là, monsieur, dit-il à Valentine.

— Pourquoi donc?

— C'est le compartiment des dames. Voyez l'écriteau. Vous savez lire, je suppose! Descendez vite, le train va partir.

Et Valentine, de plus en plus rougissante, de plus en plus ahurie, descend du compartiment, et, perdant la tête, va prendre place, devinez où?... dans le compartiment des fumeurs!...

Il faut convenir que cette pauvre M^{me} Ferrier n'a pas de chance!

Le sifflet de départ se fait entendre et le convoi se met en marche.

Aux côtés de Valentine se trouvent trois personnes: un chef de bataillon à la moustache grise, à l'œil vif, à la joue colorée, un vrai type de joyeux soldat, aimant les gros propos et les histoires salées; un armateur de Marseille, enfant de la Cannebière, bavard et familier, et un fournisseur de matériel de chemins de fer, gros personnage qui se met à l'aise comme s'il se trouvait dans sa maison.

— Entre hommes, dit-il, et lorsqu'on se prépare trente heures de chemins de fer, il ne faut pas se gêner.

Valentine trouve, en effet, que ce monsieur ne se gêne pas assez.

Le train de trois heures cinq minutes est un train direct qui ne fait arrêt qu'aux grandes stations.

A peine ce train a-t-il atteint Charenton, que le commandant tire de son sac de voyage une superbe pipe kummer, la bourre et l'allume; l'armateur marseillais et le fournisseur de matériel de chemins de fer l'imitent en allumant leurs cigares.

— Acceptez donc un londrès, monsieur, dit l'armateur en tendant son porte-cigare à Valentine.

Celle-ci s'incline et remercie.

Le Marseillais insiste.

Un refus me désobligerait, car je sais que vous fumez, puisque je vous ai vu à la gare un cigare à la bouche.

Et M^{me} Ferrier d'accepter, afin d'éviter de nouvelles observations.

Bientôt le wagon se remplit de fumée, et Valentine, pour ne point trop attirer l'attention de ses voisins, essaye de fumer le cigare qu'on lui a offert. La situation devient pénible; la fumée la grise, son estomac se révolte; il lui semble qu'elle est lancée dans l'espace par les balancements d'une escarpolette et que tout tourne autour d'elle. Afin d'échapper à ce supplice, elle se met à la fenêtre, jette son cigare sur la voie et reste là jusqu'à ce que l'air frais l'ait un peu remise.

Lorsqu'elle reprend sa place, la conversation s'est engagée entre ses trois voisins, et quelle conversation, grand Dieu! Ces messieurs sont en plein souvenir de jeunesse. L'un raconte ses aventures de garnison avec des expressions de tambour-major; l'autre narre en même temps des histoires marseillaises d'un épicé à faire rougir un sapeur; le troisième enfin, pour ne pas rester en arrière de ses compagnons, intervient par des récits de table d'hôte d'une crudité révoltante.

Valentine tente vainement de s'isoler et d'échapper à ces propos, les gauloïseries de ses voisins amènent à chaque instant le pourpre sur son visage; elle trouve que son costume est trop compromettant pour ses oreilles et commence à comprendre qu'elle a commis une grosse imprudence, d'abord en s'engageant dans ce voyage, ensuite en déguisant son sexe. Elle enfonce son chapeau sur sa figure, se pelotonne dans un coin et simule le sommeil. De cette façon son trouble, son malaise échapperont à ses compagnons.

Mais les propos de ceux-ci ne variant pas de thème, elle profite de l'arrêt de dix minutes que fait le train à Montereau pour abandonner le compartiment des fumeurs et chercher un refuge dans un autre wagon.

Elle avise un compartiment complètement vide et s'empresse d'y prendre place. Elle espérait y être seule; son espoir est déçu. A la dernière minute, un voyageur s'introduit à ses côtés: c'est un jeune homme. Autre genre d'inquiétudes pour M^{me} Ferrier. Le jeune homme la contemple avec une attention très-soutenue et vient se placer en face d'elle.

Serait-elle tombée de Charybde en Scylla?

Pas tout à fait.

Son voisin n'est autre qu'un amoureux qui cherche un confident. Ce jeune voyageur se rend également en Suisse; il va y voir sa fiancée qui habite non loin du lac de Genève.

Les amoureux, on le sait, sont bavards; ils éprouvent le besoin de parler de celles qu'ils aiment, et à défaut d'un confident attentif à les écouter, ils s'adressent volontiers à la lune et aux étoiles. A preuve ces vers du poète:

Petite étoile,
Si beau que soit ton rayon d'or,
Je sais deux beaux yeux sous un voile
Plus beaux encor!

et mille autres que nous pourrions citer.

La conversation s'engage donc, un peu contre le gré de Valentine, entre elle et son compagnon de voyage.

Celui-ci exprime ses sentiments et ses projets, dit ses vœux et ses désirs, et, parfois, la forme qu'il emploie est si familière, si imagée, si expressive, que Valentine en est troublée et émue. Cela arrive au point de lui faire presque regretter la compagnie du commandant, de l'armateur marseillais et du fournisseur de matériel de chemins de fer.

Puis, l'amoureux ne raconte plus, il interroge, et Valentine, mise sur la sellette, ne sait comment répondre à l'indiscrète curiosité de son voisin; elle balbutie, rougit et étouffe son interlocuteur par sa timidité et son ignorance des choses les plus élémentaires de la vie d'un jeune homme.

— Allons donc! s'écrie son compagnon avec un ton d'incrédulité et de moquerie. Vous n'avez donc jamais quitté les jupes de madame votre mère! Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans.

— Vous êtes un sournois, réplique en souriant le jeune homme, et me dites des choses impossibles.

Enfin, la nuit arrive et fait cesser la conversation.

Valentine est fatiguée et voudrait bien dormir, mais elle n'ose!...

A Mâcon, il faut changer de train. M^{me} Ferrier se trouve séparée de l'amoureux. Elle prend place dans un wagon à moitié plein, se glisse au milieu des voyageurs endormis et s'endort elle-même. Mais quel mauvais sommeil, et combien elle regrette sa jolie chambre des fonds de Saint-Germain.

Vers sept heures du matin, elle arrive à Genève, pâle, brisée par les émotions et la fatigue...

IV

SUR LE LAC.

A sa descente dans la gare de Genève, M^{me} Ferrier se trouva fort embarrassée à propos du choix d'un hôtel, et il lui apparut que l'exercice du droit que lui conférait l'article 214 n'était pas, dans sa situation, aussi simple qu'elle l'avait d'abord supposé.

Toutefois, au moment où elle allait dire au cocher de la conduire au premier hôtel venu, elle se souvint que son mari, dans le récit de ses voyages en Suisse, lui avait parlé de l'hôtel de *la Couronne*, et c'est cette indication qu'elle donna au cocher.

Le premier soin de M^{me} Ferrier fut de s'enquérir de son mari.

— M. Jules Ferrier, de Paris? demanda-t-elle au garçon qui se présenta.

— Il quitte l'hôtel à l'instant même.

— Il va revenir?

— Non, M. Ferrier part pour Evian.

— Mais il reviendra à Genève?

— Je l'ignore.

— Où est situé Evian?

— Sur le lac. Il y a sur le grand quai des services de bateaux à vapeur qui y conduisent.

— Ai-je le temps de m'y rendre pour l'heure du départ?

— Monsieur a trois quarts d'heure à lui, et il ne faut qu'un quart d'heure pour aller au grand quai. Monsieur veut-il qu'on lui serve quelque chose?

— Donnez-moi une chambre et faites-m'y servir une tasse de chocolat.

— A l'instant.

— Un mot encore. M. Ferrier voyage seul?

Le garçon se fit répéter la question.

— M. Ferrier est descendu seul à l'hôtel, se contenta-t-il de dire.

Valentine vit une réticence dans cette réponse, et ses soupçons jaloux prirent une consistance plus sérieuse.

Elle monta à la chambre dont on lui remit la clef, baigna sa

figure dans l'eau fraîche, rajusta sa perruque, avala sa tasse de chocolat et se fit conduire au grand quai par un commissionnaire qui portait sa malle.

Le lecteur se souvient qu'elle arriva en retard de cinq minutes pour profiter du départ de l'*Helvétie* et qu'elle donna l'ordre au commissionnaire de revenir à l'hôtel de *la Couronne*.

Il fallait attendre jusqu'au lendemain, c'est-à-dire passer la journée et la nuit à l'hôtel, seule, dans sa chambre, tête-à-tête avec ses pensées, car elle n'osait, sous son costume masculin, ni s'aventurer à la table d'hôte, ni se promener à travers la ville. Quant à reprendre les vêtements de son sexe, c'était bien impossible. Que penserait-on, à l'hôtel, de son travestissement! Il faudrait l'expliquer, et elle ne le voulait pas.

Mais n'existait-il point d'autre moyen que le bateau à vapeur pour se rendre à Evian?

Elle prit des renseignements.

On lui répondit que le chemin de fer pouvait la mener de Genève à Lausanne, de Lausanne à Vevey; mais qu'arrivé là, il fallait, pour se faire transporter à Evian, attendre les bateaux revenant par Genève ou trouver une voiture qui la conduisit de Vevey à Evian. C'était prendre par Pontoise pour aller à Chartres! Elle y renonça. Au surplus, si elle se sentait une grande aversion pour le chemin de fer, la voiture lui semblait encore plus à redouter.

M^{me} Ferrier se résigna donc à rester toute la journée enfermée dans sa chambre et à s'y faire servir ses repas, ce qui intrigua singulièrement l'hôtelier et ses garçons, car cette réclusion paraissait bien extraordinaire de la part d'un voyageur de dix-sept à dix-huit ans qui devait être curieux et amoureux du bruit et du mouvement.

Jamais journée ne lui parut ni plus triste ni plus maussade.

Lorsque la nuit arriva, Valentine fut prise de peurs effroyables. Sa chambre donnait sur un vaste corridor dans lequel allaient et venaient voyageurs et garçons. On entendait le bruit des voix, des rires bruyants, des portes qui s'ouvraient et se refermaient, les cris des servantes effarouchées.

Si quelqu'un, se trompant de porte, allait entrer chez elle!...

Elle s'enferma à clef, mais au moment où elle introduisait la clef dans la serrure, elle découvrit, sous la saillie de la serrure, un fout petit trou qui permettait parfaitement de voir du dehors ce qui se passait dans la chambre.

— Oh! oh! se dit-elle, on est curieux dans ce pays!

Elle ignorait que ce genre de curiosité existe à peu près dans tous les hôtels, — avis aux dames qui voyagent. Elle mit une serviette sur le dos d'une chaise et plaça la chaise devant la serrure.

Puis, pour plus de sûreté, elle éteignit la bougie et se coucha. Vers onze heures, on heurta violemment à la porte.

Elle s'éveilla craintive et anxieuse.

On frappa de nouveau.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix qui n'était pas exempte de frayeur.

— Vous avez oublié de mettre vos chaussures à la porte, dit le garçon.

Ses chaussures! de mignonnes bottines! Elle n'avait garde de les livrer aux mains du domestique! Aucun pied d'homme, si jeune et si délicat qu'il fût, n'eût pu avoir la prétention de s'y introduire. Livrer ses bottines, c'était dévoiler son sexe!...

— C'est inutile, répondit-elle.

La nuit s'acheva sans aucun autre incident; et bien avant que l'heure du départ du bateau à vapeur eût sonné, M^{me} Ferrier se trouva sur le grand quai.

Les bateaux à vapeur sont, à notre avis, le mode de locomotion le plus agréable. Là, point de fatigue, point de voisinage ennuyeux, point de promiscuité pénible. On s'assied ou l'on reste debout, on se promène ou l'on se repose, à son choix. Si le temps est mauvais, si l'air est trop vif, on abandonne le pont, et les salons

offrent un refuge où l'on trouve des journaux, des revues, des albums, mille ressources, en un mot, qui distraient du voyage. En est-il une plus délicieuse que la vue du panorama mouvementé qui se déroule sous les regards charmés et surpris du voyageur? Le lac de Genève surtout offre à l'œil un paysage ravissant et des sites toujours nouveaux.

Valentine resta sur le pont et s'absorba dans la contemplation des coquettes villas, des jardins enchantés qui surgissaient à chaque instant à ses yeux.

Tout à coup, quelqu'un vint prendre place à ses côtés, et un soupir bruit à ses oreilles.

— Aoh! jaoli! bien jaoli! disait une voix de femme avec cet accent britannique qui se reconnaît entre tous les accents.

Valentine tourna la tête et se vit en présence d'une Anglaise jaune, maigre, sèche, anguleuse, ayant des dents larges comme des dominos et un nez couleur de rubis. Mon Dieu! qu'il fallait que le *lunchage* jouât un grand rôle dans l'existence de l'insulaire pour que son nez eût acquis cette vive nuance!

Cette Anglaise n'avait pas d'âge: on pouvait lui donner aussi bien soixante ans que trente ans.

Mais elle était affreusement laide.

Elle esquissa un sourire; c'était une grimace sans nom!

— Aoh yès! jaoli! bien jaoli! répéta-t-elle en regardant Valentine.

Ce compliment s'adressait-il au paysage ou à M^{me} Ferrier?

La jeune femme pensa qu'il s'agissait du paysage, et, par politesse, dit à son tour:

— Très-beau, en effet!

— Yès, yès, très-admirablement biautiful, my dear!

— Hein! fit Valentine toute surprise de la familiarité et des regards de carpe pâmée de sa voisine.

Celle-ci continuait à rouler ses yeux de la façon la plus inquiétante.

— Est-ce que vous vous trouvez indisposée, madame? demanda Valentine.

— No! no! fit l'Anglaise en essayant de rougir, au contraire...

Cet « au contraire » donna beaucoup à réfléchir à M^{me} Ferrier.

Elle se leva et voulut changer de place.

— Aoh! restez encore, fit l'Anglaise.

— Que me veut cette vieille folle? se demanda Valentine.

L'Anglaise sembla faire un violent effort sur elle-même, et, baissant pudiquement ses yeux bleus de faïence, ajouta:

— Demandez la main de moa à sir Walter Temple, mon cher frère.

En même temps elle désigna du doigt un gros homme qui, assis sur un pliant et un télescope à la main, contemplait le rivage sans s'occuper en quoi que ce soit des faits et gestes de miss Pénélope Temple, sa sensible sœur.

— Mais, madame, c'est impossible! s'écria Valentine.

— Aoh? pourquoi?

En ce moment, un employé du bateau parcourait le pont et criait:

— Evian! Evian!

Valentine eut un sourire plein de malice, et, se penchant vers l'Anglaise, elle lui dit à l'oreille:

— Parce que je suis une femme!...

— Schoking! fit miss Pénélope en rougissant cette fois pour tout de bon.

Le bateau abordait.

La révélation que M^{me} Ferrier venait de faire à l'Anglaise avait été entendue. Un personnage qui suivait et examinait Valentine depuis qu'elle avait mis les pieds sur le bateau à vapeur était en possession de son secret.

V

COMPLICATIONS.

Evian est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Thonon; sa population n'est que de 2500 habitants, mais comme il est une des curiosités du pays et que les touristes y abondent, il compte six grands hôtels.

Au moment où M^{me} Ferrier, suivie d'un commissionnaire qui portait sa malle, mettait pied à terre, le personnage en possession de la confiance qu'elle avait faite à miss Pénélope s'approcha d'elle et la saluant avec beaucoup de politesse, lui dit à mi-voix:

— Madame, permettez-moi de vous offrir mon bras et de vous servir de cicérone.

La foudre fût tombée aux pieds de Valentine qu'elle n'eût pas été plus effrayée.

Toutefois, elle se remit promptement. M^{me} Ferrier avait ses heures de poltronnerie, mais elle avait aussi ses heures de courage.

Elle jeta un regard de profond dédain vers le quidam, et sans s'occuper autrement de lui dit au commissionnaire:

— En route pour l'hôtel.

— Lequel, monsieur? Nous avons à Evian le grand hôtel de Fontbonne, l'hôtel du Nord, l'hôtel de France, l'hôtel du Cheval-Blanc, l'hôtel des Bains et l'hôtel des Alpes.

Le cas était embarrassant.

Il lui importait surtout de ne pas subir les persécutions de l'importun qui semblait ne pas vouloir la quitter, et pour cela il n'y avait qu'un moyen. C'était de descendre dans l'hôtel où se trouvait son mari.

Mais dans lequel de ces six hôtels devait-elle rencontrer M. Ferrier?

A tout hasard, elle répondit:

— Grand hôtel de Fontbonne.

— Bien, fit le commissionnaire.

L'inconnu était derrière elle.

— Je suis décidé, madame, dit-il à Valentine, à vous suivre jusqu'au bout du monde.

C'était sans doute fort exagéré.

Valentine garda le silence.

Au grand hôtel de Fontbonne, M. Jules Ferrier, de Paris, était inconnu.

— Allons à l'hôtel du Nord, dit la jeune femme au commissionnaire.

L'étranger, tenace comme un recors, ne quittait pas ses talons.

A l'hôtel du Nord, on fit à Valentine la même réponse qu'au grand hôtel de Fontbonne, il en fut ainsi à l'hôtel de France, à l'hôtel du Cheval-Blanc et à l'hôtel des Bains.

L'inquiétude commençait à gagner M^{me} Ferrier.

Elle était toujours suivie par le personnage du bateau à vapeur. A quel moment s'arrêterait cette persécution!

Restait l'hôtel des Alpes.

Elle s'y rendit sans tarder et poussa un soupir de satisfaction lorsque, ayant demandé M. Jules Ferrier, on lui répondit:

— Au n° 9.

Mais sa joie fut de courte durée, car aussitôt la personne qui tenait le bureau de l'hôtel reprit:

— Pardon, monsieur. J'oubliais que M. Jules Ferrier est parti ce matin pour Thonon.

Valentine faillit se trouver mal.

— Seul? demanda-t-elle pour se donner le temps de réfléchir?

— Non, monsieur. Il était en compagnie de M. Klappermans, de Genève, qu'il a rencontré ici.

Klappermans! C'était bien le nom qui se trouvait dans la lettre de M. Ferrier; il ne l'avait donc pas trompée!

Elle eut des remords de ses soupçons jaloux, et son imprudente équipée lui apparut avec toutes sortes de suites fâcheuses.

Que faire maintenant?

Rejoindre son mari à Thonon? Mais si elle ne l'y trouvait pas!...

Il ne lui restait d'autre sage parti à prendre que de revenir au plus vite à Paris.

— Je reprendrai le bateau à vapeur, et demain je serai chez moi. Dieu veuille que j'y arrive avant mon mari.

Elle demanda une chambre et pria qu'on lui fit monter à déjeuner.

— Nous allons vous mettre au n° 9.

— Soit.

Le garçon prit sa malle.

— Suivez-moi, monsieur, dit-il.

Ils montèrent.

A cet instant, l'inconnu, qui était resté à la porte de l'hôtel, entra dans le bureau et demanda une chambre.

Le n° 9 de l'hôtel des Alpes se composait d'un petit salon et d'une chambre à coucher.

— Monsieur déjeûne chez lui, demanda le garçon?

— Oui.

— Monsieur n'aura qu'à sonner quand il voudra être servi.

— C'est bien. A quelle heure passe le bateau revenant vers Genève?

— A cinq heures.

Mais il arriva ceci, c'est que, lorsque M^{me} Ferrier voulut déjeuner, elle s'aperçut que le cordon de la sonnette avait été brisé juste à l'endroit où il s'attachait au fil de fer.

Elle fut donc obligée de sortir dans le corridor pour appeler le garçon.

Or, à ce moment là, une porte s'ouvrit, et elle se trouva face à face avec le monsieur qui se proposait de la suivre jusqu'au bout du monde.

Surprise de cette apparition, elle poussa un cri de frayeur et voulut rentrer chez elle; mais l'inconnu s'était jeté en avant et barrait la porte.

— Madame, dit-il, accordez-moi la faveur d'un instant d'entretien.

Et il s'avança vers elle.

Alors M^{me} Ferrier perd la tête, et, fuyant vers l'extrémité du corridor, elle arriva jusqu'à une porte qui s'ouvrit devant elle et qu'elle referma promptement au nez du personnage.

Valentine jeta un regard autour d'elle, et vit qu'elle se trouvait dans un salon sur lequel s'ouvraient deux portes; l'une d'elles était entrebâillée.

Une voix de femme demanda aussitôt :

— C'est toi, père?

M^{me} Ferrier, un peu interdite, n'osa répondre.

Alors surgit par la porte entrebâillée une fort jolie jeune fille, qui poussa un cri de terreur en apercevant un homme dans son appartement.

Elle se précipita vers l'entrée du salon et voulut l'ouvrir.

Mais Valentine l'en empêcha. Elle lui prit les mains et lui dit toute suppliante :

— Par grâce, mademoiselle, n'ouvrez pas! Écoutez-moi...

A coup sûr, on ne l'écoutait guère.

La jolie fille poussait des clameurs folles et appelait au secours.

Bientôt tout le personnel de l'hôtel, tous les voyageurs, affluèrent dans le corridor.

— Ouvrez! disait une voix.

— Enfoncez la porte! disait une autre.

Bref il fallut bien que M^{me} Ferrier se décidât à laisser ouvrir.

Il se fit une irruption de tous les curieux dans l'appartement.

La jeune fille, toute rougissante, se cachait la figure dans ses mains, et Valentine, plus confuse encore que la jeune fille, se tenait dans un coin, la tête basse.

— Un jeune homme enrhumé avec ma fille! s'écria un bonhomme d'une cinquantaine d'années. Jour de Dieu! en voici de belles!... la veille d'un mariage se compromettre pareillement!

Les curieux se retirèrent en riant sous cape.

— Qu'est-ce que j'apprends, s'écria un nouveau personnage qui fit soudainement irruption dans le salon, M^{lle} Julie... ma fiancée, surprise en tête-à-tête avec un galant!...

— Calmez-vous, Paul, fit le bonhomme.

Mais l'amoureux, tout désespéré, n'entendait rien.

— Ah! mademoiselle! dit-il à la jeune fille avec des larmes dans la voix, une pareille trahison!...

— Mais, monsieur Paul...

— Je sais ce qui me reste à faire.

Et s'adressant à Valentine :

— Quant à vous, monsieur, c'est, entre nous, un duel à mort!

Armand LAPOINTE.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Faut-il encore revenir sur le galon brodé, plein ou à jour? Eh! oui, sans doute, puisque telle est la garniture favorite du jour. Il y a donc le galon mohair, en laine ou en soie, brodé de guirlandes en relief, avec nuances graduées dans le ton de l'étoffe qu'il doit garnir. Cet article est spécial à la *Ville de Lyon*, qui le fait sur commande et envoi d'échantillon.

Nous n'entrons pas dans le détail de tous les spécimens de galons brodés qu'on nous a montrés; nous irons droit aux broderies découpées formant des grecques exécutées en bouclettes de soie et perles assorties dans toutes les nuances, depuis le blanc.

Une autre actualité de la mode, que nous trouvons rue de la Chaussée-d'Antin, 6, c'est le fichu en filet de chenille, avec frange assortie (blanc, noir ou de couleur), que l'on va porter avec une ardeur incroyable. Le fichu, le petit châle sont la fureur du jour; il n'est guère de femmes, même parmi les plus simples, qui n'en aient plusieurs à leur disposition. C'est maintenant un appoint presque nécessaire à la toilette actuelle.

La blonde anglaise, qui ressemble assez à la blonde espagnole, est en ce moment fort à la mode, et la *Ville de Lyon* en tire des merveilles de goût; c'est son habitude, au surplus: mantilles andalouses, fichus coquets, cravates seyantes, etc., tout est prévu; il n'y a plus que les nœuds de ruban à ajouter, et cette maison est à même de les fournir. La blonde anglaise est, au choix, blanc crème, bleue, rosée, ou de toute autre couleur.

M^{me} Duboys s'est encore surpassée par le choix, la nouveauté et la beauté des tissus dont elle a doté sa maison pour la saison d'automne et d'hiver. Nous avons remarqué, entre autres, de jolis lainages de fantaisie, étoffes moulinées, larges rayures chinées ou pointillées, de teintes peu marquées, sur fond bleu, marron, vert, etc.; le tout assez sombre, avec des assortiments en tout uni. La cachemirienne, que M^{me} Duboys tient en grande considération, est un délicieux cachemire à dessin couvert, en laine et soie; il y en a de deux tons, et d'autres ton sur ton. Nous avons vu chez elle des polonaises très-réussies en cette étoffe.

La maison Duboys possède, en soieries, des modèles qui sont sa propriété exclusive; elle ne se contente pas de suivre la mode sous ce rapport, elle la devance plutôt. On peut dire que, l'an passé, M^{me} Duboys a donné le ton pour les soies brochées; cette année, c'est le pékin à rayures satin et armure qu'elle patronne. C'est un avantage réel pour une femme que de pouvoir du même coup choisir son étoffe et commander sa robe sans bouger de place; c'est à la fois moins fatigant et moins long; les clientes de M^{me} Duboys le comprennent: aussi apprécient-elles fort l'élégant hôtel situé au n° 31 de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

M^{me} Duboys procède d'une façon qui lui est propre, et ses costumes ont un caractère d'élégance sévère qui plaît aux femmes de bonne compagnie. On ne verra jamais chez elle des costumes en ces fantaisies qui n'ont qu'un temps; aussi sa clientèle est-elle des plus choisies. Il lui arrive pourtant de toucher parfois à l'originalité, lorsque par hasard, comme cela est arrivé dernièrement, on lui demande un costume à effet; nous pourrions même citer certain gilet de faille rouge qui a été fort remarqué.

— Au moment où paraîtront ces lignes, les assortiments en foulards et en cachemires de la *Colonie des Indes* seront à peu près au complet, et nos lectrices pourront s'en rendre compte en allant elles-mêmes rue de Rivoli, 114. Elles y trouveront un joli choix des nouveautés dernières, soit en cachemire, soit en foulard de véritable provenance des Indes, d'une richesse de coloris ou d'une finesse de tissu ne laissant rien à désirer.

M. et M^{me} LENOIR ont commencé par liquider un stock important de marchandises de la saison dernière, ce qui leur a permis de faire des commandes considérables dans les Indes et de renouveler tous leurs cartons d'une façon très-avantageuse. On peut donc dès maintenant s'adresser à la *Colonie des Indes* pour un costume de cachemire shoudas ou rampour, un beau drap du Thibet, une jolie vigogne, etc.

La mode est tellement favorable aux étoffes de l'Inde, que nous ne saurions trop insister sur le choix de la maison qui peut les fournir. M. et M^{me} Lenoir sont jeunes; ils commencent un nouvel établissement, sur d'anciennes bases il est vrai, mais avec une nouvelle manière de faire, et pour nous qui les voyons à l'œuvre, nous avons plaisir à constater les efforts qu'ils font pour satisfaire aux demandes qui leur arrivent.

— Les façons des robes ne seraient ni si compliquées ni si élégantes, sans le concours actif des machines à coudre; que de robes en tissus à bon marché ne doivent leur charme gracieux qu'à la façon dont elles sont faites! Jamais couturières et maisons de couture n'arriveraient à exécuter leurs nombreuses commandes sans l'aide puissante des machines à coudre; mais faut-il encore choisir un mécanisme parfait, doux et facile à manœuvrer. Sous ce rapport, la machine à navette circulaire, inventée par WHEELER ET WILSON, est la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse, la plus rapide; on peut donc la considérer comme préférable à tout autre système, pour familles, couturières, etc.

La maison Wheeler et Wilson met également en vente une petite machine à main, dite *Favorite des Dames*, et elle mérite bien son nom. C'est une gracieuse petite machine à un fil, avantageusement connue, et qui rend de grands services dans une famille. Ne pesant que sept livres, on l'emporte facilement en voyage dans sa boîte. Pour la tourner à la main, il suffit de l'attacher à une table quelconque; en la fixant sur un guéridon spécial, que la maison vend de 35 à 40 francs, on peut la faire marcher soit au pied, soit à la main. La *Favorite des Dames* est garantie deux ans et livrée franco dans toute la France, moyennant 64 francs. Avec le livre d'instruction, on apprend très-facilement à s'en servir.

S'adresser à M. Henri SEELING, agent général de la C^{ie} Wheeler et Wilson en France, boulevard Sébastopol, 70, à Paris.

— Il arrive bien souvent qu'en achetant un corset on ne songe qu'à son apparence plus ou moins élégante, sans se préoccuper des éléments bons ou mauvais qui le composent. Par exemple, l'emploi de l'acier dans le corset est des plus préjudiciables; sa dureté blesse le corps et déchire l'étoffe qui le recouvre; à la moindre transpiration, l'acier tache le tissu d'une façon désagréable. Avec les baleines, on évite tous ces inconvénients, surtout si elles sont coupées par machine et non à la main.

Nous avons voulu nous rendre compte par nous-même de la différence qui existe entre ces deux genres de baleines, et nos visites à la maison LEDOUX (rue Pierre-Lescot, 9, et rue Rambuteau, 92) n'ont pas d'autre but. Nos lectrices peuvent s'en rapporter à nous; la différence est notable, et une personne sensée ne peut vraiment et ne doit pas hésiter à employer de préférence la baleine coupée par machine.

Les cuirasses, les polonaises, — le costume actuel, pour tout dire, — n'ont de grâce, d'élégance, de *collant*, que si les baleines sont habilement employées, et à profusion; il importe, par conséquent, de choisir celles-ci avec soin. Dames et couturières qui nous lisez, prenez donc bonne note de la maison Ledoux: c'est une des spécialités importantes de Paris pour la baleine. Il y a chez elle le choix et la qualité; de plus, c'est une maison de gros, ne vendant que par grosse, demi-grosse, kilogramme ou demi-kilogramme; il en résulte que la baleine simple revient à un prix insignifiant, surtout quand on le compare à celui des maisons de détail ou de nouveautés.

SPÉCIALITÉS

Les propriétés de l'acide phénique sont *anti-miasmiques*, nos lectrices le savent; aussi, depuis quelques années, en fait-on un usage fréquent pendant les chaleurs, les épidémies, et auprès des malades. En temps ordinaire, il n'est rien de plus sain que l'emploi des eaux de toilette légèrement phéniquées. M. ED. PINAUD (57, boulevard de Strasbourg), pénétré de l'efficacité de cet acide, a composé toute une série de nouveaux produits, sous le nom de: *Parfumerie phénique*.

L'eau de toilette est, parmi les compositions de parfumerie, celle qu'emploient le plus fréquemment femmes et enfants; aussi ne doit-elle renfermer que des substances toniques, balsamiques et rafraichissantes.

L'eau de toilette de la *Pharmacie phénique* de M. Ed. Pinaud réunit toutes les qualités requises. Employée dans les ablutions journalières, elle

raffermit les chairs et leur donne un éclat, une transparence dignes du jeune âge; elle rafraichit le teint, blanchit et adoucit la peau; elle guérit les inflammations, fait disparaître les taches de rousseur, les boutons, les démangeaisons, dissipe les rides; enfin elle calme, par son application sur le front et les tempes, les migraines, les maux de tête et les névralgies.

Étendue d'eau, elle prévient également l'inflammation des yeux, fortifie la vue et guérit la rougeur des paupières.

M. D'A.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary D'AUBERVILLE. — Correspondance. — Chronique mondaine, par M. EDGÈNE CHAPUS. — Rome vaincue, par R. F. — Un héritage monstre, par M. Ch. DAVID. — L'article 214, nouvelle, par M. Armand LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1361, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de cérémonie. — Gravure coloriée n° 1362 D (substituée sur demande à la gravure n° 1361), dessin de M. E. THIBON: modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L, n° 96 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette d'automne.

Dans le texte: P. n° 333, dessin de M. E. PRÉVAL: chapeau *Sidonie*. — G. n° 691 et G. n° 692, dessins de M^{me} C. REMILIEUX: modèles de vêtements, corsages, garnitures de costume et détails de modes.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.